

## QUELQUES ARTICLES DE PRESSE

A propos de **PRECIPITATIONS**, création 2012

### **DANSER mag.com**

*Précipitations* est une pièce nettement moins changeante que la météo au printemps. Elle se décline en quatre formes brèves, de six à vingt minutes, accompagnées par le batteur percussionniste Christian Lété, et servies par des interprètes de choix, pour ne citer que l'intrigante Jesus Sevari dans son solo résolument shamanique, Takashi Ueno, dernièrement vu avec Raimund Hoghe dans *Pas de deux*, sans oublier Orin Camus, hippper virtuose, ici dans un duo aussi sensuel qu'énigmatique avec Chloé Hernandez.

La liberté apparente de Sevari contraste avec les interactions très tracées et épurées du duo de Vincent Deletang et Sylvère Lamotte ou le pas de trois initial entre Paco Décina, Ueno et Noriko Matsuyama. Mais le vrai miracle se situe ailleurs. C'est qu'avec leurs ralentis très fluides, il suffit aux interprètes de quelques minutes seulement pour brouiller la notion du temps et nous faire traverser des sphères indéfinissables, proches de l'apesanteur. Du début à la fin, les corps semblent accéder à des états de conscience parallèles, comme portés par des énergies mystiques, très contrôlés et pourtant relevant de la transe. On n'aura rarement voyagé aussi loin en si peu de temps. Car c'est à une traversée de soi-même que Paco Décina convie le spectateur.

Thomas Hahn

### **critiphotodanse.com : UN LÉNIFIANT UNIVERS**

Qui aurait pu croire que de telles « précipitations » puissent engendrer cette chaleur entre les corps, ce bouillonnement, ce sentiment de puissance sourde mais contenue, parfaitement maîtrisée ? Ce thème choisi par Paco Décina comme trame de sa dernière œuvre ne doit certes pas être pris pour une simple évocation des effets de l'urgence ou de la célérité, tels ceux d'une pluie violente et dévastatrice, ou même de la lente mutation résultant du mélange de deux corps chimiques qui interagissent l'un au contact de l'autre... Si tel est pourtant le propos originel du chorégraphe, la réaction produite, loin d'obéir purement aux simples lois de la chimie ou de l'alchimie, a donné naissance à la Vie dans ce qu'elle a de plus noble et de plus pur, celle de la chair qui vibre et qui frémit, celle d'une humanité, d'une sensualité et d'une volupté à nulles autres pareilles, dans des corps à corps aux gestes suspendus dans la sérénité, d'une sublime et fulgurante beauté.

Paco Décina sait et a toujours su s'entourer d'artistes de grand talent, et ce dans toutes les disciplines, que ce soit au niveau de l'interprétation – n'a t'on pas le plaisir de retrouver ici Jesus Sevari, Takashi Ueno et le non moins célèbre hip-hopeur Orin Camus ? – ou de la conception et la réalisation de ses projets. Aussi est-il vrai que la réussite de *Précipitations* est due non seulement à la tendresse indicible qui émane de ces enlacements sculpturaux amenés avec une science consommée tant par Noriko Matsuyama et Paco lui-même que par Chloé Hernandez et Orin Camus, à sa chorégraphie toute en lenteur, véritable calligraphie des sentiments de l'âme, et à son impulsive musique, mais aussi à son dispositif scénique et à ses lumières. L'atmosphère lénifiante, le charme et l'harmonie qui émanent de cette pièce s'avèrent en effet également dus à la judicieuse combinaison de ces éléments déterminants chacun dans son domaine, entre autres l'épure de la scénographie : une simple sphère d'acier à l'extrémité d'un balancier autour de laquelle vont se lover les danseurs et qui va les plonger dans un fascinant univers spatial d'une irréalité beauté grâce aux savantes lumières de Laurent Schneegans. Le tout auréolé par une envoûtante partition musicale monochrome de Fred Malle et de Christian Lété qui se déploie avec naturel dans la plus parfaite harmonie. Une œuvre qui a le pouvoir de nous extraire des tracas de l'existence, de nous les faire oublier tout en nous laissant entrevoir ce monde cher à Baudelaire au sein duquel règnent la beauté, le calme et la volupté.

J.M. Gourreau

## **La Terrasse**

La nouvelle pièce de Paco Décina est au Théâtre 71. Mieux que ça : elle s'affirme dans le projet d'une véritable résidence portée par la dynamique pluridisciplinaire de la scène nationale de Malakoff.

C'est souvent avec une attention bienveillante que l'on attend les nouvelles pièces de Paco Décina : plaisir de retrouver des interprètes d'exception, plaisir de revoir une écriture d'une finesse très ajustée, plaisir de se plonger dans un univers sensoriel où rien n'est laissé au hasard... *Précipitations* porte mal son nom, si l'on s'en réfère à la démarche du chorégraphe, qui prend toujours le temps d'embarquer son public dans une parenthèse, une temporalité, une tension toutes palpables. Mais ce nouveau projet est plutôt à considérer comme un précipité de son travail autour de trois états, trois territoires artistiques, avec la musique en fil rouge portée par un batteur-percussionniste.

### **Une pièce collaborative autour de la danse de Décina**

Chaque volet permet au public de passer d'un état à un autre, de bouleverser ses repères, de re-questionner les formes dans un mouvement continu. Trio, duo, solo se succèdent dans des dispositifs qui prennent le pas sur l'abstraction de la danse pour mieux les ancrer dans un environnement visuel et sonore. L'apport des collaborateurs de Paco Décina est essentiel : Laurent Schneegans, plasticien et créateur lumière, propose une véritable installation, tandis que Serge Meyer, scénographe vidéaste, s'attache à révéler le mouvement et l'interaction entre l'image et la danse.

Nathalie Yokel

FOTO DI ALESSIO BUCCAFUSCA

Il Napoli Teatro Festival ha presentato due straordinari spettacoli di danza al Museo Ferroviario di Pietrarsa: "Precipitations", presentato in prima italiana con la coreografia di Paco Decina e la sua compagnia "Post retroguardia", e "Mishima" di Ismael Ivo.

Il ritorno di Paco Decina a Napoli, sua città natale, ha riempito la "Sala dei Cinquecento" del museo di Pietrarsa: il balletto, danzato dallo stesso Decina,

rappresenta un viaggio che ha coinvolto tutto il pubblico ed ha visto, come unico elemento scenico al centro del palcoscenico, una grande sfera di venticinque chili intorno alla quale Paco ha creato un autentico capolavoro con il suo gruppo di bravissimi ballerini. I danzatori si sono esibiti in momenti di intensa capacità espressiva e tecnica con passi a tre, a

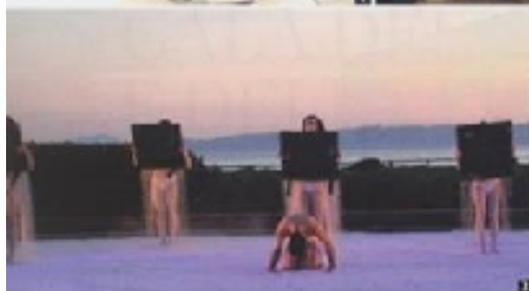
due, ed un assolo, danzato egregiamente dalla solista della compagnia.

Altro capolavoro è stato quello di Ismael Ivo, "Mishima", nel quale fa rivivere la storia di uno dei più importanti scrittori giapponesi del secondo dopoguerra: Mishima, che al culmine della sua brillante carriera si è suicidato, all'età di 45 anni, con il rituale dei samurai. Le musiche dal vivo eseguite da Angela Luglio e Federica Severino con la compagnia "Arabesque e les danseur Napolitains", hanno fatto da sfondo al danzatore Kha'i Ngoc Vu, vietnamita di grande spessore artistico.

Lo spazio scelto da Ivo è stato molto suggestivo: un palcoscenico sul mare con lo sfondo del golfo partenopeo illuminato dal tramonto. Il palco riempito di riso bianco, rappresenta la metafora della vita, l'innocenza, l'adolescenza. Le luci di Muro Policastro hanno reso l'atmosfera surreale, l'amore, i duelli, la musa di Mishima danzata dalla splendida Valentina Schisa, che ha reso questa tragedia coreografica unica, sottraendola allo spazio e al tempo. ■

## A Napoli la danza d'autore

*Il ritorno di Paco Decina a Napoli, sua città natale, ha riempito la "Sala dei Cinquecento" del museo di Pietrarsa: il balletto, danzato dallo stesso Decina, rappresenta un viaggio che ha coinvolto tutto il pubblico ed ha visto, come unico elemento scenico al centro del palcoscenico, una grande sfera di venticinque chili intorno alla quale Paco ha creato un autentico capolavoro con il suo gruppo di bravissimi ballerini.*



1. Precipitations; 2. Valentina Schisa in Mishima; 3. Mishima; 4. Precipitations; 5. Paco Decina in Precipitations; 6. Mishima; 7. Mishima





A propos de **NON FINITO**, création 2011

## DANSER

On comprend parfaitement l'univers de Paco Dècina après avoir vu *Non Finito*. Ce qu'il tient de Murce Cunningham? La liberté d'occuper l'espace où bon lui semble. Ce qu'il porte en lui de sa Naples natale? Le sens aigu d'une lumière mystérieuse, de la beauté visuelle et de la lumière. Eclairer un spectacle, c'est le sculpter. Ici, l'excellent travail de Laurent Schneegans souligne pertinemment cette idée du « non finito », à propos d'une sculpture qui se dégage encore et à jamais de son bloc de marbre. . Il s'agit de souligner liberté et harmonie, en même temps qu'exactitude et sensualité. en effet, cette pièce débute par une évocation des statures de Michel-Ange. Plus tard, les sept interprètes ne sortent jamais entièrement de l'ombre et restent des personnages en devenir, pas encore complètement humains et déjà dans la transe d'un autre monde, le ralenti s'y taillant une belle part. Aussi, Dècina et ses superbes interprètes se font un grand cadeau mutuel. Avec quelques mercis de trop. Ce n'est pas la première fois qu'un chorégraphe se trouve en échec face au besoin de boucler la boucle. Et plus ça se relance, alors que la fin était logiquement amenée, et plus la magnificence se perd dans la redite.

Thomas Hahn

## Blog Ecrire Ici Aussi :

<http://ecreireiciaussi.canalblog.com/archives/2011/03/10/index.html>

Le geste est lent, suspendu, geste de peintre, posant sur la toile la forme, le mouvement. Peintre du mouvement, Paco Dècina dispose les corps comme des éléments visuels : il ne raconte pas une histoire, son histoire ce sont les élévations, les fluidités, les traits de lumière qui ouvrent l'espace, qui font littéralement danser l'espace. Quelque chose travaille à l'intérieur du regard du spectateur, ça va creuser loin, profondément, lentement. Chaque mouvement est lié à un autre, un bras à un autre, un pied prend appui sur une épaule, une main sur une omoplate, au point qu'on en oublie les corps et qu'on n'en voit que la lumière. La danse proposée par Paco Dècina est picturale et onirique. Elle nous transporte en deçà de nos paupières, utilisant les techniques de vidéo qui semblent déformer les images quand elles ne font que les révéler.

Marc Verhaverbeke

A propos de **FRESQUE, FEMME REGARDANT A GAUCHE**, création 2009

**LE MONDE** | 04.02.09

# **Paco Dècina, ou la sensation d'un massage oculaire**

## **DANSE**

Quelle respiration ! Quel soulagement de se glisser dans les gestes doux, tranquilles, du spectacle *Fresque, femmes regardant à gauche*, signé par le chorégraphe Paco Dècina. A l'affiche depuis le 19 janvier au Théâtre de la Cité internationale, à Paris, cette pièce pour sept interprètes se dépose lentement sur le plateau avec la régularité du sable dans le sablier. La sensation d'un massage oculaire et physique, très rare dans le contexte actuel, détonne franchement et fait du bien.

Le regard pourtant n'arrête pas de voltiger. Avec ses danseurs distribués depuis le fond du plateau jusqu'aux pieds du public, la scène ressemble à un feuilleté dont on explore l'épaisseur en surfant entre les corps. Chaque mouvement d'un danseur se fait l'écho différé du geste d'un autre, déployant un prisme sans cesse mouvant. Les lignes des bras se superposent avec celles des jambes dans des accords visuels surprenants.

## **UN QUATUOR TORSE NU**

La tendance picturale et sculpturale du travail de Paco Dècina prend ici un ton plus fort qu'à l'habitude. Les textures se multiplient. Plus de chair, de muscles miroitants dans les lumières argentées conçues par Laurent Schneegans. Plus de formes, aussi épurées soient-elles, qui gonflent et dégonflent dans la pénombre. Les danseurs s'agglutinent parfois pour composer des statues le temps d'un souffle profond.

Sans doute le casting - quatre jeunes danseurs au physique puissant et trois femmes plus petites - a donné des envies à Paco Dècina. Il n'a pas voulu résister par exemple à un quatuor masculin torse nu, en slip beige et genouillères noires, qui joue la carte du cliché érotique viril et musclé. Les princes charmants d'hier se sont dévêtus pour laisser la place à des lutteurs.

La question de la beauté, qui a déserté la plupart des spectacles, surgit ici sans relâche. L'harmonie, la justesse de chacun par rapport à lui-même et au groupe, l'invention gestuelle toujours finement renouvelée de Paco Dècina depuis plus de vingt ans de travail, concourent à cette sensation. Jusqu'aux effets vidéo interactifs à la mode dont il tire des images en noir et blanc intemporelles.

*Fresque, femmes regardant à gauche* est inspirée par une image du site antique d'Herculanum, près de Naples. Sans être visible sur scène, cette fresque a permis au chorégraphe d'origine napolitaine de renouer avec son passé. Ce coup de jeunesse symbolique, comme le sang neuf de ses jeunes interprètes, lui a donné envie de changements. Contrastes marqués entre les tableaux, vitesses nouvelles, énergie hip-hop, acrobaties dressées dans le sol... injectent une vivacité différente à ce rêve éveillé qui fait la touche Paco Dècina.

Rosita Boisseau

**NOUVELOBS.COM | 11.02.2009**

# Fresque, femmes regardant à gauche" de Paco Decina

**C**omment un spectacle qui pourrait n'être que beau plastiquement atteint-il une plénitude qui lui confère subitement une toute autre dimension qu'esthétique ? Mystère ? Pas tout à fait. En contemplant "Fresque, femmes regardant à gauche", chorégraphie de Paco Decina, on sent confusément que si la pièce dégage autant de poésie et de sens, c'est qu'elle est le fruit d'une très longue maturation, d'une réflexion cent fois abordée. En s'inspirant de peintures de la Rome antique, de celles découvertes jadis à Pompéi ou Herculaneum, et désormais exposées au Musée de Naples, l'Italien Paco Decina nous fait entrer dans un monde éminemment mystérieux et mélancolique, celui du temps qui fuit et nous échappe, celui d'une éternité qui nous dépasse. En suivant sa belle chorégraphie, en regardant une scénographie et des images projetées aussi élégantes que sobres ( Serge Meyer et Frédérique Chauveaux), en jouissant de lumières remarquables (Laurent Schneegans), en entendant un accompagnement sonore dont la nature discrète mais régnante aide au mystère (Frédéric Malle), en savourant enfin la façon magnifique dont le chorégraphe appréhende l'espace, on pénètre dans un monde de sensations diffuses qui toutes servent à merveille le propos. Souvenez-vous de ces visages de personnages figés depuis près de deux mille ans sur ces fresques antiques et paraissant tout à la fois étonnamment proches et désespérément lointains, de ces regards encore pleins de vie et qui sont ceux d'êtres morts depuis deux millénaires, de ces bouffées du passé revenu à la surface dont la survivance nous trouble ; souvenez-vous de ces images saisissantes de Fellini dans "Roma", quand des figures humaines plongées dans le silence et dans l'obscurité depuis des siècles et brusquement exhumées par la brutalité des bulldozers, s'évanouissent aussitôt sous l'effet de l'air frais qui les efface...Tout cela, on en retrouve la trace dans "Fresque, femmes regardant à gauche", qui en dépit de son titre voulu sec comme un cartel de musée, est une pièce d'une intense poésie. Quand le chorégraphe avoue que cette idée du temps qui fuit, du passé disparu l'obsède depuis vingt ans, on comprend alors parfaitement qu'une aussi longue maturation ait pu donner jour à un ouvrage aussi sensible.

Raphaël de Gubernatis

---

Paris-Art.com

## **Sculpturaux, tendus jusqu'au déséquilibre, les corps de Fresque s'inscrivent dans un espace où la vidéo, omniprésente, en multiplie les existences.**

(...)Dans Fresque, femmes regardant à gauche, il est de part en part question d'image, qu'elle soit mentale ou sonore, projetée ou incarnée par des danseurs. Le chorégraphe est parti d'une « fresque du musée archéologique de Naples : des corps de femmes surgies des cendres de Herculaneum. » La danse ne pouvait être que très imagée, statuaire. Le chorégraphe parle d'une peinture vivante d'un temps qui change. L'exploit des danseurs, qui mènent une danse énergique, tantôt acrobatique, tantôt rampante — une véritable performance physique —, reçoit des connotations nouvelles dans ce spectacle conçu autour de la vidéo et des dialectiques qu'elle ouvre : enregistrement / écriture ; captation / création ; le même / l'autre ; simultanéité / décalage.

La pièce commence par une séquence de danse où des femmes sont plongées dans l'obscurité, alors que cette danse est projetée sur l'écran. Par ce dispositif même — la consistance et la densité des corps que nous devinons seulement, l'image qui se donne

comme enregistrement physiquement impossible d'un ici et maintenant et qui ouvre la possibilité d'une faille temporelle — tous les sens sont en tension, la perception spatio-temporelle du spectateur est troublée, déstabilisée.

Fresque, femmes regardant à gauche explore la dimension polymorphe de la vidéo. Cette dernière est d'abord un environnement visuel, imagé, physique, dans des séquences où le plateau devient surface de projection d'une image que nous ne reconnâtrons jamais ou au contraire qui circonscrit des espaces figuratifs, comme ces plans d'eau où la danse se fait plus fluide et les images semblent réagir aux mouvements ondulatoires qui les habitent : image, impression, illusion du concret de la matière.

La vidéo devient le médium de la danse au même titre que la lumière parfois réduite aux seuls rayons des projecteurs. C'est une lumière chargée de la densité et de la texture d'une image qui s'éparpille sur le plateau et se concrétise au contact de la peau des danseurs. Qu'ils exécutent une danse hiératique ou une danse très physique avec chutes et jetées, toujours les corps sont tendus et cherchent la limite de l'équilibre. Le mouvement se fige dans ce point d'équilibre / déséquilibre ultime, avant que l'inévitable chute ne parvienne, qui s'ouvre vers l'infini, d'où l'impression statuaire de l'audace de toujours chercher cette frontière.

Enfin, la vidéo constitue la dimension métatextuelle qui donne le sens de toute la gestuelle de la pièce, dans une séquence où la scène se transforme en dispositif interactif : les gestes des danseurs se donnent à voir dans leur consistance charnelle et en même temps s'inscrivent dans une mémoire virtuelle, projetés sur l'écran en tant que traces. La séquence du dispositif interactif donne à cette danse très plastique et sculpturale une signification de par son inscription même dans l'espace défini entre le plateau, l'écran et les rayons de lumière modulée selon l'image projetée, inscription qui matérialise le temps qui passe. Pour que la fin nous réserve, à travers un zoom dans l'image jusqu'à entrer dans une nébuleuse où le geste se confond avec la matière, la perte dans l'infinimental...

Smaranda Olcèse-Trifan

## **Théâtrorama, le panorama du spectacle vivant**

Publié dans [Danse](#) le 26 jan 2009

### **Corps subtilement éclairés**

Les fresques se succèdent... en nous, se façonnent peu à peu, l'image de corps minutieusement travaillés. Les interprètes se transforment en peintures libérées dans le nouveau spectacle de Paco Dècina. Danseur et chorégraphe depuis 23 ans, l'artiste articule un travail autour de l'interrogation des corps, leur mouvement, leur place dans l'espace. Qu'exprimer grâce à cet outil ? Il nous offre, cela est certain, une parole qui se passe de mots, qui est assez ouverte pour que le spectateur participe à un voyage.

Sept danseurs pour établir une communication. Quatre hommes et trois femmes nous éclaireront ce soir, de l'apparition de ce que l'on nomme danse, sa réponse face au désir mêlé d'une énigme entre masculin et féminin. Nous voguerons aussi autour de la (ou des) solitude(s) en mouvement. Mais avant de saisir ce mouvement, c'est le silence qui existe. Les postures des danseurs statiques, nous laissent alors le temps de la contemplation. L'impression pour nous de scruter des sculptures, des tableaux qui s'échapperaient du cadre et nous offriraient leur langage. De l'immobilité, le moindre geste se développe. Une simple position offre la possibilité d'arpenter ce que les corps peuvent nous dire, chacun profondément marqué par la mémoire de l'homme.

Leur place, leur entourage permettra de partager les gestes naissants; s'organise alors un jeu de trajectoires : des groupes, duos ou solos se laissent tour à tour la parole. Alors que des corps sont transportés à un endroit, que la danse s'envole, un mouvement s'étire dans un autre groupe, pour enfin faire surgir à nos yeux dépassés des corps en apesanteur. Mais l'émerveillement n'enlève rien à la construction d'une chorégraphie qui fait en sorte de ne

pas perdre notre œil. Le plateau ne sera pas balayé mais dessiné par les danseurs. Il est un espace travaillé pour parler avec les corps, et ne se contente pas d'être le sol d'une simple occupation.

## **La vidéo comme mémoire du danseur.**

Utilisée avec parcimonie, par touches, seulement comme une parole supplémentaire, les projections permettent de mettre en lumière les traces. Elle est une réponse aux tentatives des danseurs. En s'associant aux lumières, la vidéo permet alors d'introduire ou d'accomplir les danses. Mais ce sont les danseurs qui poussent un dernier mot, dans ces confessions imprégnées du silence. Plissez vos yeux et regardez leurs ombres qui animent le sol. Écoutez. Les danses se finissent, pourtant rien ne se referme. Ce spectacle possède la qualité d'aller vers le spectateur, humblement. Il le laisse libre d'emprunter un chemin pour le peindre à son tour... et reste en mémoire certaines images délicatement colorées de grâce.

Pauline Phélix

---

## A propos de **INDIGO**, création 2007

Pièce pour six danseurs sur le thème de la lumière, *Indigo* est la nouvelle création de Paco Dècina dans le cadre de sa résidence au Théâtre de la Cité Internationale et du festival Faits d'Hiver. Avec Indigo, la couleur de la nuit qui se sépare au jour et la seule architecture du décor, le chorégraphe va droit à l'essentiel, pour livrer une danse limpide qui semble dévoiler le secret du langage des corps. Concentré sur la danse, l'espace et la lumière, il y invente une gestuelle fluide et charnelle toute en étirements, immobilités, enroulements, courbes, portés virils et mouvements en aplat. A partir des tensions et des oppositions, les corps-à-corps enroulent leurs motifs dans le silence et dans le noir pour se développer en gestes infimes, en trajectoires et tracés et se délier dans des rais de lumière. Tout est apaisement, dépouillement et relâchement.

Isabelle Danto, **Le Figaro**, mardi 6 février 2007

### **Indigo, la pureté et la fluidité du geste**

Co-produite par la Maison de la culture de Bourges, la dernière chorégraphie de Paco Dècina est toute fraîche. Le grand théâtre en a eu la primeur. *Indigo*, c'est le titre de la pièce, poursuit le processus de recherches de Paco Dècina qui "interroge l'intuition et la mémoire comme soutien du mouvement dansé". L'argument est essentiellement intellectuel, mais ne cesse de rebondir sur la gestuelle du corps, de jouer sur la vibration et l'immobilité érigées au rang de l'art. Quatre danseurs, dont Paco Dècina, et deux danseuses, habitent littéralement le plateau blanc et nu, frôlé d'une lumière bleutée, où le seul accessoire est un oreiller, voire les robes des femmes. En une heure trente de chorégraphie, on se laisse fasciner par la fluidité du mouvement, la grâce des danseurs dans une gestuelle presque suspendue dans l'espace, hors du temps. Les corps se cherchent, s'épousent, avec une sensualité pudique. Apparaissent des images tenant du rêve, du fantasme, des figures somptueuses, jusqu'à ce très beau solo de Paco Dècina. Si la beauté est bien là, et l'élégance, *Indigo* laisse cependant filtrer une forme de froideur, presque de distanciation.

Marie-José Ballista, **Le Berry Républicain**, jeudi 15 février 2007

### **Couleur Indigo**

Paco Dècina nous plonge dans un rêve, écho du monde, éventail de soie irisée : *Indigo*, emblème de poésie. Tout de suite, le décalage s'installe avec les ondulations d'une danseuse derrière une bande de tissu tenue par deux danseurs à différentes hauteurs. Tout au long de la pièce, les variations de l'espace et celles de l'ombre et de la lumière colorées s'accordent à une gestuelle fluide comme l'eau, douce comme un rayon de lune, ponctuée d'humour fantasque. Il y a de très jolies images, tel cet alignement des danseurs en fresque ou, à la fin d'une large course des danseurs autour de la scène, celle d'un homme en noir tournant sur lui-même un danseur accroché à chaque bras. Mais la pièce gagnerait à être resserrée pour éviter que la dernière partie – qui recèle peut-être les meilleurs moments, y compris un solo de Paco Dècina – ne soit perçue comme chaotique.

Bernadette Bonis - **Danser** - avril 2007

## A propos de **Chevaliers sans armure**, création 2006

Si anachronique dans la production chorégraphique actuelle que c'est déjà un exploit ! Si opiniâtre dans sa quête d'un geste absolu, depuis 20 ans, qu'il fait figure de curiosité. Paco Dècina, napolitain installé à Paris depuis 1984, possède un souffle lent, profond, qui ralentit le pouls pressé du temps pour l'infléchir vers la suspension de l'hypnose. Présentée le lundi 15 mai au Théâtre de la Cité internationale qui l'accueille en résidence, sa nouvelle pièce, *Chevaliers sans armure*, un duo conçu avec sa complice Valeria Apicella, déroule une chaîne gestuelle d'une beauté limpide. Dessinant avec leurs corps les lettres d'une langue puissante et harmonieuse, pressante aussi dans son flux, les deux danseurs font coulisser les étapes d'un cycle vital détaché de l'anecdote. Couloir de lumière rouge brûlante, puis carré vert saturé nimbent les corps habillés (par Regina Martino) tantôt de noir, tantôt de blanc. La pénombre gagne les pourtours du plateau pour y accueillir des chrysalides humaines en tissu blanc, des orgues et des cloches (il faut oser utiliser ces instruments connotés) grondent, mêlés à une voix féminine atmosphérique (la musique est du duo Winter Family). Grave, solennel presque, ce pas de deux hanté par la réversibilité de la vie et de la mort accroche le spectateur avec une terrible douceur. Mystique, Paco Dècina ? Sans doute, mais de façon charnelle, animale parfois. Chaque mouvement

possède une évidence, tant de sens que de plastique. Danse de mutation, *Chevaliers sans armure* écarte les rideaux du mystère de soi en jouissant à découvert de l'instant spectaculaire. La mue de ces *Chevaliers* accentue leur vulnérabilité, celle qui fait la force de l'humain.

Rosita Boisseau, **Le Monde**, jeudi 18 mai 2006

### **LA PERFECTION TUTOYÉE**

Est-il permis de retenir – aussi – la qualité technique comme suprême qualité chorégraphique ? A cette aune, la nouvelle pièce de Paco Dècina, *Chevaliers sans armure*, tutoie la perfection. De sa partenaire de longue date, Valeria Apicella, on sait qu'elle s'est formée à la technique Cunningham et au contact improvisation. Ces deux sources irradient leur long duo. Le geste s'y déploie avec une stricte exactitude disponible ; un doux flux constant distribue les coordinations selon leurs logiques les plus abouties, sur une riche diversité de plans, et ménage entre interprètes une poésie maîtrisée des transferts et des réceptions. L'effet est hypnotique et donne à percevoir l'impalpable de l'absence qui se révèle au contre-jour des présences. Il en émane un pouvoir de fascination qui aurait pu s'épargner l'insistance que trahissent ici l'alanguissement souligné d'une posture, là le recours excessif à une musique – au demeurant magnifique – qui recompose une fable spirituelle fantastique.

Gérard Mayen, **Danser**, numéro de juillet / août 2006

[...]Paco Dècina poursuit sa recherche sur l'essence du geste. Il tente de rendre visible les fluctuations intérieures imperceptibles qui modèlent les corps sans armure, sans carapace, l'écoute de leurs métamorphoses organiques, de leurs palpitations incontrôlées, de leurs sursauts imprévisibles. Il s'agit d'une danse non conquérante, non héroïque, du moins au sens ordinaire du terme. Car c'est un autre combat que ces corps se livrent. Ils n'affichent pas une puissance combative ou une volonté de terrasser un ennemi. Ils se débarrassent au contraire de toutes les protections factices qui entravent la maîtrise de leur propre fragilité. En menant un combat contre l'armure, ils acquièrent paradoxalement une force nouvelle. Ils se rendent donc volontairement vulnérables, rejoignant un état quasi-larvaire. Torsions embryonnaires contre parades chevaleresques. D'où l'invention d'une gestuelle inédite chez Paco Dècina, notamment dans l'impressionnante appropriation du sol par les corps et dans les enlacements-entrelacements des danseurs, d'une sensualité qui précède tout érotisme, s'apparentant davantage des étreintes gémellaires...

Judith Michalet, **Scène Nationale d'Orléans**, Mai 2006